

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES DEUX DUCHESSES

PREMIÈRE PARTIE — L'AMOUR... OU LA VIE!

XVIII — OU LA PROVIDENCE EST SORTIE

Inutile de parler de Louis Clermont. Il nageait dans le bleu; il se tressait des couronnes, attribuant ce succès à sa suprême habileté et aux tendresses de la Providence pour lui. Il se fermait le bec à son fils, comme il disait, et l'éloignait. Plus de dangers de ce côté.

La Marquessa parlait, emportant dans sa malice le dernier ouage qui put assombrir l'horizon, et n'exigeait point d'argent — grosse affaire... car, après tout, il sentait bien au fond, qu'étant aussi menacé que Cuchillo par cette résurrection imprévue et qui déjouait tous ses calculs, il aurait pu être contraint, quoi qu'il eût dit à son complice de contribuer de sa bourse à acheter le silence de la oréole, ou à la désintéresser.

Le lendemain même du jour qui avait jeté tant de rayons de soleil dans l'existence de ces divers personnages, la femme de chambre de la duchesse entra dans le petit salon particulier que nous connaissons pour y avoir assisté à l'échange des confidences tragiques de Gaston et d'Annette. Jeanno s'y trouvait seule.

— Madame, dit la servante à sa maîtresse, une dame demande à vous parler.

— A-t-elle dit son nom ?

— Elle a refusé, répondant qu'elle ne voulait le dire qu'à

vous-même, mais que l'affaire dont elle vient vous entretenir est grave et vous intéressera vivement.

— De quoi à l'air cette personne?... reprit Jeanno avec surprise:

— Elle a l'air fort bien. Elle est mise richement, quoique d'une façon fort originale.

— Vous êtes sûre de ne l'avoir jamais vue ?

— Oh ! absolument, madame.

Jeanno hésita une seconde.

— C'est bien. Faites-la entrer au salon, dit-elle enfin. Je vais la rejoindre.

Que peut avoir à me dire de si intéressant une femme inconnue ? se demandait la petite duchesse avec plus de curiosité que d'inquiétude.

Deux minutes après, elle descendait au salon du rez de chaussée et se trouvait en face d'une femme très richement vêtue, en effet, mais tout en noir, et le visage absolument couvert par les plis d'une résille épaisse de dentelle.

Cette femme, debout, dont on ne distinguait, sous son voile, que deux yeux brillants, la regarda s'avancer sans faire un geste.

Ce regard avait quelque chose de si pénétrant, de si signifiant, était chargé

de tant de flammes, qu'il causa un certain malaise à la petite duchesse.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-elle, cependant, de ce ton affable qui lui était propre et lui conquérait les cœurs rien qu'au son de sa voix.

— Je vais vous le dire, madame, répondit l'étrangère, de



D'un bond, elle fut entre son mari et la vraie duchesse de Kandos.

cette voix chaude et gutturale propre aux Espagnols, mais sur une intonation solennelle et quelque peu menaçante qui frappait désagréablement l'oreille de la jeune femme.

— Je vous écoute, répliqua-t-elle un peu plus froidement en indiquant un siège.

Mariquita — car on a déjà deviné que c'était elle — rejeta d'un mouvement lent la résille qui couvrait son visage et ses épaules, et apparut dans la splendeur de son type orléanais et de son costume argentin.

Sous son voile, elle n'avait qu'une longue robe de satin noir, à manches courtes et hardiment décolletée, qui dessinait à merveille sa taille souple et faisait ressortir la chair opulente dont les tons mats contrastaient avec les chatoulements de la soie et de la chevelure aux reflets bleus.

La petite duchesse ne put retenir un regard de surprise, mêlé d'admiration, devant cette splendeur dont l'éclat éblouissait, au premier regard.

Mais le regard fixé sur elle était si brûlant et la fouillait si obstinément, qu'un peu de malaise ne tarda pas à s'emparer d'elle.

Les deux femmes restèrent un instant en face l'une de l'autre, s'étudiant et s'analysant des pieds à la tête, avec cette rapidité d'intuition qui est propre à leur sexe.

Au fur et à mesure qu'elles se considéraient, l'expression de leurs yeux changeait.

La Marquessa, en voyant la petite duchesse si jolie dans sa grâce mignonne, éprouvait une sourde colère et sentait son cœur se remplir de plus en plus de haine.

Jeanno devinait ces sentiments, et ses yeux bleus disaient à présent très clairement qu'elle se savait en face d'une ennemie.

Ce fut elle qui rompit la première le silence.

— Je vous écoute, madame, dit-elle pour la seconde fois, et elle s'assit.

Mariquita s'assit en face d'elle.

— Vous êtes bien, fit celle-ci, madame la duchesse de Kandos ?

— Oui, madame.

— C'est bien vous qui avez épousé, il y a deux ans, M. Paul de Kandos, à son retour d'Amérique ?

— Oui, madame... Mais pourquoi ces questions ? Vous ne m'avez pas encore dit votre nom, ni qui vous êtes, et c'est par là, il me semble, que vous eussiez dû commencer.

— Qui je suis, mon nom vous l'apprendra tout à l'heure. Veuillez seulement m'accorder deux minutes d'attention.

Jeanno prit une pose poliment résignée.

Le malaise que lui avaient inspiré la vue et le ton de l'étrangère visitieuse ne cessait d'augmenter, sans qu'elle pût s'en expliquer la cause.

Elle sentait seulement qu'elle allait apprendre quelque chose de grave.

— Lorsque vous avez épousé M. le duc de Kandos, vous saviez qu'il était marié, longtemps auparavant, à Paris ?

Jeanno redressa la tête.

— Il avait, à cette époque, épousé une jeune fille qui s'appelait Mariquita Antequerra, dont il eut une fille, qui porte le nom d'Annette.

— Oui, sans doute, interrompit la petite duchesse. Mais, encore une fois, pourquoi me parlez-vous de tout cela, madame, et que signifient ces questions ?

La Marquessa se leva, pâle, le sourire aux lèvres, le triomphe dans ses prunelles noires.

— Vous ne le devinez pas, madame ?

— Pas le moindre du monde.

Jeanno se leva à son tour fort ému.

— Je le devine si peu, madame, ajouta-t-elle, que je serai obligée de me retirer si vous persistez à ne pas me dire qui vous êtes, et ce que vous venez faire ici.

La petite duchesse ne mentait pas absolument, en disant qu'elle ne devinait rien ; mais, pourtant, elle pressentait quelque chose, car elle avait peur.

— Madame, répondit-elle Mariquita, d'une voix stridente, en s'avancant sur la jeune femme, avec le regard du faucon qui se précipite sur l'oiseau dont il va faire sa proie, — Paul de Kandos se croyait veuf, et il ne l'était pas ; sa première femme passait pour morte, et elle vivait.

Je suis la duchesse de Kandos, et je rentre chez moi !

## XIX

### BIGAME OU DÉMASQUÉ

On comprend maintenant la résignation de Mariquita.

Cette résignation n'était qu'apparente, destinée seulement à donner une sécurité trompeuse à celui que la Portena voulait ressaisir.

En retrouvant Ouchillo marié, amoureux d'une autre femme, sa première idée avait été de tuer Jeanno, et elle l'eût fait, sur le moment, si elle n'avait écouté que l'impulsion de sa nature vindicative et à demi-sauvage.

Mais ce désir n'avait pas duré.

Elle aimait Ouchillo plus qu'elle ne haïssait sa rivale.

Elle eût donc donné sa vie pour lui ; elle ne pouvait, habituée à suivre tous ses caprices, à écouter toutes ses passions, se résigner à l'abandon, accepter les faits accomplis, se retirer devant une autre femme.

Cela était au-dessus de ses forces, en dehors de sa conception.

Elle n'y songea même pas.

Elle ne voulait point le frapper, le dénoncer, le livrer...

Non, jamais !

Elle voulait seulement chasser Jeanno, le séparer d'elle ; rendre à cette femme un peu des angoisses et de la douleur qu'elle ressentait.

Comme elle l'avait dit à Mouno, parlant de la nouvelle duchesse :

« Sa mort ne l'empêcherait pas, lui, de l'aimer, et ne lui rendrait pas, à elle, la douleur qu'elle me cause, et qui me dévore ! »

Elle avait donc réfléchi, cherché, rassurant ceux qui pouvaient la redouter, afin qu'ils lui laissassent le loisir de combiner un plan quelconque.

Ce qu'elle traquait, par dessus tout, c'était que Ouchillo, pour échapper à ses exigences ou à ses colères, ne s'enfuit avec sa femme dans quelque retraite lointaine et ignorée, où elle comprenait combien il lui serait difficile, pour ne pas dire impossible, de le retrouver, ne voulant pas mettre la police sur leurs traces et sachant que l'argent allait bientôt lui manquer.

Or, en réfléchissant, il lui était apparu cette chose lumineuse que, du moment que le duc Paul de Kandos était vivant, c'était elle la vraie duchesse, la femme légitime, légale, — la seule !

Elle passait pour morte, à la vérité ; mais rien n'était plus facile que de faire constater qu'elle avait échappé à la mort.

Des milliers de témoins la reconnaîtraient, le jour où il lui

plairait de révéler son existence et de faire appel à leurs témoins.

Elle ferait raconter à Mono comment il l'avait sauvée à travers les flammes.

Elle ferait confirmer ce récit par la vieille Irma, « la mère des noirs ».

Elle n'aurait pas même besoin de tout cela.

Elle invoquerait Cuchillo lui-même, convaincue qu'il n'oserait nier, qu'il n'oserait dire :

— Cette femme n'est pas Mariquita Antequerra, la femme légitime de Paul de Kandos !

Dès lors, Jeanne ne serait plus qu'une concubine... et n'aurait plus qu'à se retirer devant elle.

Cuchillo oserait-il dire à sa femme :

— Je ne suis pas Paul de Kandos : je suis son assassin ! Je m'appelle Jean Pincasu, surcommodé au bagne : Cuchillo ?

— Non, se répondait-elle. Il ne l'oserait pas ; il ne le fera pas. Et, d'ailleurs, est-il le courage, que m'importe ? C'est sa femme alors qui fuirait avec horreur.

D'une façon ou d'autre, leur union sera donc rompue ; soit qu'elle se retire devant moi... soit qu'elle s'éloigne de lui avec horreur.

L'aimerait-il davantage pour cela, elle, la Mariquita ?

Elle ne se le demandait pas.

Elle évitait de penser aux suites de son action.

Au fond, elle espérait qu'il oublierait son nouvel amour, que fois partie celle qui le lui inspirait, et que les cendres du passé se réchaufferaient petit à petit sous son souffle ardent.

Mais, n'en eût-elle pas été aidée, qu'elle aurait, du moins, obtenu ce résultat que, n'étant pas à elle, il ne serait pas non plus à l'autre.

Et Jeanne, innocente de tout... c'était elle qu'elle allait briser, frapper...

N'avait-elle donc aucune pitié ?...

La femme qui a pitié d'une autre femme, quand son égoïsme, sa passion ou sa vanité parle, n'est-elle pas un des phénomènes les plus rares de la nature ?

Maintenant, nous pouvons revenir aux deux femmes que nous avons laissées en face l'une de l'autre, au moment où la Marquessa venait de dire à Jeanne :

— Je suis la duchesse de Kandos, et je rentre chez moi.

Le coup étourdit la jeune femme, plus qu'il ne lui fit douloureux.

Elle ne crut pas, d'abord ; un mot de ce qu'elle attendait.

— Vous êtes folle, madame ! répliqua-t-elle, en haussant les épaules. Tout le monde sait que la personne dont vous parlez est morte, à Buenos-Ayres, dans l'incendie de sa maison.

Tout la famille du duo, de mon mari, ajouta-t-elle, a porté le deuil de cette malheureuse femme, et j'ai vu l'extrait de son acte mortuaire. Il doit même être ici encore, dans les papiers de Paul de Kandos.

— En effet, madame, je sais qu'on a dressé l'acte constatant la mort de la duchesse de Kandos, à cette époque séparée de son mari, et si je n'ai point protesté, revendiqué mon existence réelle, jusqu'à présent, c'est que j'avais pour cela des raisons que je n'ai point à vous dire.

Mais, ces raisons ont disparu, et me voilà décidée à me faire reconnaître, à reprendre mon nom, mon titre... et tous mes droits de seule épouse légitime du duo Paul de Kandos.

Elle avait élevé la voix, en parlant ainsi, avec une assurance quelque peu dédaigneuse, foudroyant celle à qui elle s'adressait

d'un sourire implacable et d'un regard si orgueilleusement victorieux, que Jeanne, bouleversée, recula, en proie à une angoisse indicible.

La Marquessa vit l'effet qu'elle produisait.

— Vous commencez à me croire, n'est-ce pas ? reprit-elle, d'un accent mordant qui frappa la petite duchesse au cœur. Vous commencez à comprendre que n'étant pas folle, — ce qui est facile à constater, — et me présentant ainsi chez vous, en plein jour, la tête haute, il faut que je dise la vérité... et que j'en apporte les preuves.

— Eh bien, non ! non ! ce n'est pas vrai... C'est impossible... s'écria violemment Jeanne, le visage inondé de sueur froide. J'ignore ce que je vous ai fait... J'ignore le but de cette comédie abominable... mais vous mentez... Vous devez mentir... Je ne vous écouterai pas davantage... Sortez, madame. Je suis ici chez moi.

— Vous vous trompez, vous êtes chez moi, puisque vous êtes chez le duo de Kandos.

Jeanne bondit vers la rhominée, saisit un cordon de sonnette et l'agita violemment.

— Eh bien, madame, c'est lui qui va vous le dire de sortir.

— C'est lui qui va vous dire que je suis Mariquita Antequerra, duchesse de Kandos. Appelez-le, en effet, cela terminera tout.

— Oui, oui, qu'il vienne, qu'il vienne ! balbutiait la jeune femme, dans le paroxysme de la terreur et de la fièvre.

Un domestique entra.

— Jean, allez dire à mon mari de descendre au salon, que je l'attends. Qu'il vienne immédiatement ! s'écria-t-elle, recouvrant la voix, en voulant faire bonne contenance devant ses gens.

Le domestique sortit.

Les deux femmes restèrent de nouveau seules en présence.

Pas un mot ne sortit de leurs lèvres.

Jeanne froissait ses petites mains nerveuses l'une contre l'autre, les yeux fixés sur la porte.

La Mariquita regardait aussi cette porte, les yeux audacieux, bien qu'elle eût légèrement pâli.

C'était par là qu'allait entrer la vérité, et la main qui en ferait tourner les gonds allait décider du sort de ces deux femmes.

Il s'écoula deux ou trois minutes d'un silence solennel, coupé seulement par la respiration haletante de Jeanne.

Enfin la porte s'ouvrit et Cuchillo parut.

Mariquita ne fit pas un mouvement.

— Paul, s'écria la petite duchesse en s'élançant vers son mari, avec une violence qu'il ne lui connaissait pas et qui le surprit, voilà une femme qui prétend être ta première femme et s'appeler la duchesse de Kandos.

Et, se rejetant sur le côté, elle démasqua la Portana ; et la montra d'un geste sec.

Cuchillo fit un pas en avant, aperçut la créole et resta logé sur place, plus livide qu'un mort, la bouche entr'ouverte pour un cri de détresse, qui s'arrêta dans sa gorge, brusquement serrée comme par un étau.

XX

DUCHESSE SANS DUC

En parlant, Jeanne avait détourné les yeux du visage de son mari pour regarder l'étrangère.

Elle s'attendait à la trouver décontenancée.

Elle la vit droite et fière, qui regardait bien en face le duo,

un sourire de défi aux lèvres, mais les yeux comme imprégnés d'une expression singulière, à la fois tendre, menaçante et victorieuse.

Elle n'eut pas le temps de s'appesantir sur ce détail.

Le silence inouï de son mari, en une semblable situation, ramena son attention vers lui, et elle ne put retenir un cri, en constatant la décomposition de ses traits, baignés de sueur, et l'angoisse terrible qui soulevait sa poitrine.

—Mais parle donc, Paul. Réponds à cette femme. Dis lui qu'elle ment ! s'écria la petite duchesse, mordue au cœur par une douleur aiguë.

—Il ne me démentira pas madame, répliqua Mariquita d'une voix sombre. Monsieur le duc me reconnaît parfaitement. Il sait, et ne le niera pas, que je suis la Mariquita ; il sait, et il ne le niera pas, que je suis la femme légitime du duc Paul de Kandos, et que moi seule ici ai le droit de porter le titre qu'il vous a donné.

—Paul ! Paul ! balbutia Jeanne de Léon, en se jetant dans les bras de son mari avec une sorte de rage désespérée, parle, parle donc ! Est-ce vrai ? Ce que cette femme dit... Est-ce vrai ?

—C'est vrai ! dit enfin Cuchillo d'une voix sourde, et il serrait sa femme contre sa poitrine, à la faire orier, regardant la oréole, avec plus de douleur que de colère. Je la croyais morte... je me croyais libre... Je t'ai épousée... Elle sait bien que ni toi, ni moi, ne sommes coupables... Elle sait bien que je donnerais ma vie plutôt que de t'abandonner ou de renoncer à toi... Et, si elle ne le sait pas... je le lui apprends !

—Ah ! malheureuse !... ajouta-t-il, en s'adressant directement à la Marquessa, toujours immobile, qu'as-tu fait là ?

Mariquita regardait cette scène, le cœur mordue de tous les serpents de la jalousie ; son regard se chargeait de flammes ardentes, et ses prunelles étincelaient comme des prunelles de fauve en chasse.

Elle se sentait devenir folle de fureur, elle était prête à se jeter sur les deux amoureux, à les séparer par la violence.

Déjà, sa main avait saisi un petit poignard, sur la poignée duquel ses doigts longs s'incrustaient comme des tenailles de fer.

On voyait sur ses bras blancs les veines se gonfler et bleuir. Cuchillo la connaissait trop pour ne pas comprendre.

Il eut peur pour Jeanne.

Il l'écarta brusquement de sa poitrine où elle sanglotait, et, se jetant en avant :

—Oh ! oui, tue-moi, lui dit-il. Ce sera la délivrance.

—Non, pas ! murmura Mariquita, en brandissant son bras armé.

Jeanne n'entendit pas la réponse.

Elle ne vit que le geste.

D'un bond, elle fut entre son mari et la vraie duchesse de Kandos.

—Arrêtez, madame ! s'écria-t-elle d'une voix haletante, en offrant sa poitrine aux coups, pour couvrir Cuchillo surpris par ce brusque mouvement.

La Portena, devant cette belle jeune femme, dont la chevelure blonde s'était dénouée, dont les traits si doux et si délicats ne respiraient que la souffrance et l'héroïsme de l'amour, sans colère, ni menace contre elle, recula et rejeta son poignard loin d'elle.

—Madame, reprit Jeanne avec exaltation, pardonnez-moi. Il y a des choses que je ne comprends pas bien... Mais qu'importe ? Vous êtes la duchesse de Kandos... C'est horrible... c'est

à en devenir folle... Mais cela est... Ne croyez pas que je veuille vous disputer vos droits, vous voler votre place...

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... Ce n'est pas de ma faute... pourtant... Nous nous aimions... Excusez-moi... c'est un crime à vos yeux... Je vais partir... vous êtes chez vous... vous me l'avez dit bien brutalement... vous auriez pu, d'abord, me ménager, davantage...

Basta... je ne lutterai pas... vous êtes la femme légitime... Je ne suis plus rien... Je pars... Oh ! je pars !... Je vous pardonnerai, si vous le rendez heureux, comme il le mérite.

Elle s'arrêta, passa la main sur son front, jeta autour d'elle un regard où la fièvre échauffait les larmes.

—Adieu ! Adieu ! fit-elle, s'adressant aux objets inertes, aux murailles froides, qui avait été le nid de son amour et qui en étaient le sépulcre, Adieu ! Tout ! Tout !... Adieu !... Oh ! cette femme, cette femme ! Je ne voudrais pourtant pas mourir devant elle !

Elle chancela et s'abattit dans les bras tendus de Cuchillo. Il pressa ses lèvres sur les siennes.

Ce baiser la ranima.

Elle fit un mouvement pour se redresser, pour s'éloigner.

Il la retint.

—Reste, Jeanne ! lui dit-il d'une voix résolue. Tu ne partiras pas ainsi, je ne le veux pas. Tu ne le dois pas... Elle le sait aussi bien que moi.

—Je ne sais qu'une chose, répliqua la oréole d'une voix éolante, où sifflaient des échos de sa tempête intérieure : c'est que je suis la duchesse de Kandos, que je suis chez le duc Paul de Kandos et que j'y reste ! C'est donc à elle de partir.

—Mariquita, si tu m'as aimé, ne fais pas cela ! Ce serait pire que la mort... Ce serait plus affreux que le supplice le plus horrible... Il n'y a pas de haine, si effroyable qu'elle soit... qui me frapperait ainsi... Mariquita, il est impossible que ton cœur ne se laisse pas émouvoir.

—Je t'aime ! dit-elle farouche.

—Mariquita, grâce pour elle !

—Qui me fera grâce, à moi ? Allons, en voilà assez ! Il faut en finir. Ta femme, c'est moi. Je n'y puis rien.

—Je pars ! Je pars ! répéta la petite duchesse, en se redressant de nouveau, et, s'arrachant à l'étreinte de son mari, avec une force inattendue, elle se dirigea, sans chanceler, avec une allure d'automate, vers la porte.

Mais Cuchillo avait bondi devant cette porte.

Son visage était empreint d'une telle résolution, exprimait une angoisse si profonde, était si bien celui d'un martyr qui marche au supplice, avec une résignation sublime, que Jeanne s'arrêta devant lui, et que Mariquita sentit un frisson dans sa chair.

—Reste, Jeanne, reprit Cuchillo d'une voix ferme. Cette femme qui prétend m'aimer, vient de me condamner. Ecoute-moi, comme on écoute un agonisant. Ma vie est finie. Si je n'étais pas résolu à mourir, je ne dirais pas ce que je vais dire. Je vais, à mon tour, te frapper, te frapper plus cruellement que n'a fait cette femme, mais j'ai l'espoir...

Un sanglot lui coupa la parole.

—J'ai l'espoir, reprit-il, que le mépris tuera en toi l'amour, et, en tout cas, cette femme n'aura pas le triomphe qu'elle est venue chercher dans tes larmes et dans le sang de mon cœur.

—Tais-toi ! hurla Mariquita comprenant ce qu'il allait faire, et écrasée enfin par la situation terrible qu'elle venait de créer,

Mais Cuchillo ne l'écoutait plus.

—Jeanne, dit-il, cette femme ment. Elle n'est pas ma femme. Elle est duchesse de Kandos, mais je ne m'appelle pas Paul de Kandos, et je ne suis pas duc.

—Tais-toi, mais tais-toi donc ! répétait la oréole d'une voix halotante.

Elle était féroce, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais elle n'était pas méchante.

Un coup de couteau à donner ne l'eût pas effrayée, pas plus qu'à recevoir.

Emportée par sa jalousie et sa nature vindicative, par la chaleur du son sang à demi-sauvage, elle s'était lancée, tête baissée et impitoyable, dans cette mêlée, sans trop songer aux conséquences, n'écoutant que son tempérament.

A présent, ses nerfs ébranlés par le spectacle de ces deux douleurs, de celle surtout de l'homme aimé, la livraient à une émotion croissante.

Elle avait pour pour Cuchillo des révélations qu'il allait faire, honteuse de l'avoir poussé à cette extrémité, à laquelle elle n'avait jamais cru sérieusement.

—Il est trop tard, Mariquita, répondit l'ex-forçat. Tu voulais la tuer... C'est moi que t'a main a frappé au cœur. Je te pardonne.

Il se retourna vers Jeanne, du nouveau, mais sans la toucher, et ce fut à distance, la tête courbée, les genoux ployés devant elle, qu'il reprit d'une voix lente :

—Jeanne, je suis l'enfant bâtard d'une pauvre fille séduite et abandonnée par le vieux duc de Kandos. Je m'appelle Jean Pruneau. J'ai été au bagne, je m'en suis échappé.

Dans la Pampa, en un combat affreux, j'ai tué le véritable Paul de Kandos, sans savoir qu'il fût mon frère... je lui ai volé ses papiers et son nom, et je suis revenu, faussaire et assassin... chez monsieur de Kandos.

Là, je t'ai connue, aimée, épousée. Je ne suis donc pas le mari de cette femme, qui est bien duchesse, mais qui est veuve de mon frère, dont elle n'ignore pas la mort.

Mariquita avait caché sa figure dans ses mains, et ne faisait plus un seul mouvement.

Jeanne, les yeux égarés, regardait comme une folle, cet homme à ses genoux, son mari, lui racontant cet abominable odyssee.

—Avant de me maudire et de me chasser avec horreur, poursuivit le malheureux, sans relever la tête, ni oser porter ses yeux sur la créature qu'il adorait et qu'il crucifiait ainsi, apprends l'histoire de ma vie entière.

Après, ce sera fini. Tu n'auras plus à rougir de moi. Je saurai faire justice. Ecoute donc sans m'interrompre.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et Annette entra, sans qu'aucun des personnages de ce drame, dominés par ses émotions, entendit le bruit de la porte, où aperçut la nouvelle venue, qui s'arrêta, stupéfaite, à la vue du groupe étrange et des visages bouleversés qui frappaient ses yeux.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

Le volume intitulé « Le Duc de Kandos » étant la première partie de ce feuilleton, nous le donnons gratuitement à tout nouvel abonné d'une année.

Évitez les procès : c'est un incendie que l'on ne peut éteindre quand on veut, et qui souvent consume les propriétés des deux parties.

## LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE — VENISE

XVI

—Mon doux Jésus ! que c'est triste ! reprit dans Jaciuta ; on mourrait de chagrin dans cette cage, surtout avec le vieux marchese, sur lequel il court des bruits...

—Ah ! lesquels ?... demanda la comtesse, s'efforçant de sourire.

—On assure qu'il est sorcier et qu'on le voit, la nuit, sous son portique, faire des évocations avec les diables.

—Vraiment !

—Ah ! oui, madame. Et voilà pourquoi il ne mourra point. Il a plus de cent ans.

—Vous connaissez bien tous ces détails ? répliqua la comtesse, pour dire quelque chose.

—Monsieur le curé est de Tromezzina, madame, et nous y allons tous les ans.

—M. le marquis me reçoit avec bonté, madame, et je ne crois pas un mot des folies débitées par les gens du village. Mais, par exemple, ce qui est très sûr, c'est qu'il y a des revenants à Balbianino.

—Sait-on quels sont ces visiteurs, ce qu'ils demandent ?

—Ah ! vraiment oui, on le sait, et quant à cela on ne peut pas les blâmer, ils sont dans leur droit.

—Ne serais-je point indiscret en vous demandant de me raconter cette histoire ?

—Bien volontiers, madame, d'autant plus qu'elle n'est pas longue et que vous serez bien aise de la connaître, afin de vous précautionner de reliques.

Vous trouverez Balbianino bien singulièrement bâti. C'est comme un entassement d'étages les uns sur les autres.

D'abord à l'entrée de la darse, comme deux gardiens de pierre, se trouvent deux grandes statues, très effrayantes, placées là de toute éternité.

Je ne vous parle pas de l'entrée d'honneur, par la grille, en bas du jardin : celle-là n'a rien de particulier et rien de commun avec les spectres.

Après les statues, un degré assez étroit et raide conduit par un coude à une terrasse, sur laquelle sont d'autres statues de la même époque, et à droite la porte d'une petite chapelle, surmontée de deux flèches pointues.

Autrefois, il y a bien longtemps, cette chapelle et un petit ermitage étaient les seuls bâtiments de Balbianino.

Tous les saints étaient vénérés sur le lac : ils défendaient les marabouts des tempêtes auxquelles ce cap pointu est sujet.

Les ermites (ils étaient deux) recevaient des dons de toute la contrée. On les visitait des deux bords, et ils mouraient successivement en odeur de sainteté pour avoir desservi la chapelle et prié saint Gervais, saint Protas et leurs compagnons.

Du temps des Guelfes et des Gibelins, ce pauvre lac fut le théâtre de guerres affreuses.

Le castel Baradello, situé au-dessus de la ville, et une petite île tout juste ment en face de Balbianino, dans le troisième bassin, furent surtout des nids d'impunité, de révolte et de malheurs. Les pauvres ermites étaient aussi tremblants que nous le sommes aujourd'hui, ils se renfermaient dans leur chapelle et priaient Dieu du matin au soir, en ayant soin de ne choquer personne, de

dire autant d'AVE et de PATER pour un parti que pour l'autre, laissant au bon Dieu à décider la raison de ce tapage.

Une nuit, ils chantaient matines, en s'endormant peut-être un petit peu.

On frappa fortement à leur grille, en bas, devant les saints ; on la secoua, et des cris abominables, accompagnés d'injures, se firent entendre avant que les pauvres moines eussent eu même le temps de sortir.

Ils descendirent tout tremblants, demandèrent ce qu'on leur voulait ; et, comme on ne leur répondait qu'en hurlant à se fendre la tête, ils se dépêchèrent de monter.

Ce fut bien pis encore.

La grille, enfoncée, vola bientôt en éclats ; la horde enragée se précipita sur la montée, envahit la chapelle, la profana ; ils se firent servir à souper et à boire sur l'autel et dans les vases sacrés ; puis, pour le dessert, ils attachèrent les pauvres ermites à un pilier de la voûte, et les mirent à mort à coup de flèches, les prenant pour une cible et un but.

Les ermites morts, on brûla l'ermitage, on tenta de brûler l'église. Les murs tiennent bon, ils sont solides.

On essaya de jeter les statues à terre, elles résistèrent. Il fallut y renoncer.

Le chef de la bande, soldard parvenu, se promenant au lever du soleil, sur ce promontoire qu'il venait de saccager, se dit qu'il y aurait là une belle position militaire à prendre (il était Guelfe), surtout en face de la pointe qui avance au lac de Lecco, dont les Gibelins s'étaient emparés.

Il s'y fortifia, plaça des créneaux autour de l'église, jeta au vent la cendre des anciens solitaires et se rendit propriétaire du terrain, sans autre peine que celle de le prendre.

Sa postérité le conserve.

On y fit bâtir d'abord un corps de logis à côté de l'église : c'était seulement un lieu de plaisance, où l'on venait rarement.

Un peu plus tard, on éleva la terrasse, les jardins suspendus, puis le second pavillon, au-dessus du premier, auquel on arrive par un escalier intérieur ; enfin, tout en haut, et dernièrement, le portique avec les deux salles qui se joignent, d'où l'on découvre une des plus magnifiques vues de la chrétienté.

Tout cela ne se passa point tranquillement.

Cette race des Bresca fut toujours maudite depuis lors. Ils ont tous été plus ou moins sorciers, plus ou moins mécréants.

Les bons ermites chassés de leurs tombes, ne se le sont pas tenu pour dit.

Chaque nuit, à l'heure de la profanation, des cloches fantastiques sonnent dans les clochers, l'église se reconstruit telle qu'elle était du temps des moines, les cierges s'allument, on y retrouve les mêmes tableaux, les mêmes EX-VOTO, donnés pour des sauvetages ou des grâces obtenues.

Les chants commencent, une longue procession monte le degré, conduite par les martyrs dont le sang mouille les marches, elle se dirige vers la chapelle ; les statues quittent leurs piédestaux et suivent à leur tour : on entend le bruit de leurs pieds de marbre sur le pavés.

C'est si effrayant qu'on en mourt, assure-t-on, lorsqu'on a vu ce spectacle.

Les torches qu'ils portent éclairent bien loin dans le lac ; aussi les pêcheurs ne s'aventurent point la nuit dans ce voisinage.

Ces apparitions durent depuis bien des siècles. Aussi Balbianino, malgré ses charmes, n'en a-t-il été presque constamment désert.

Les étrangers même, en admirant cette position unique, se sentent le cœur serré et se hâtent de fuir.

Le marquis actuel y demeure pour ainsi dire seul, depuis plus de vingt ans ; il n'y reçoit personne, et n'en sort presque jamais.

Quand on lui parle des fantômes, il se contente de sourire et de se moquer des gens. Il n'en a pas moins pour en lui-même, et si le démon ne le défendait pas contre eux, depuis longtemps il n'y serait plus.

—Sa belle-fille n'est point heureuse avec lui, à ce qu'on assure, depuis trois semaines à peine qu'elle est à Balbianino, ajouta Jacinta.

—La pauvre dame ! reprit le curé, il court sur elle de tristes bruits. Elle est malade, si changée, qu'à son retour personne ne l'a reconnue. Elle sera probablement très-joyeuse de vous voir ?

—Je le crois, répondit la comtesse en soupirant.

—Maintenant, y serez-vous en sûreté ? je l'ignore. Nous allons avoir les Français, ce qui est pis que tous les Gibelins ensemble.

—Je suis Française, répondit la comtesse.

—Ahl c'est différent, et il fallait le dire tout de suite.

—Soyez tranquille, mon mari est Italien, j'habite l'Italie depuis longtemps. Je ne veux plus connaître d'ailleurs ceux qui ont traîné à l'échafaut le roi et la reine que j'ai servis, que j'ai aimés ; j'ai donc tout à craindre d'eux.

Le curé et sa servante se regardèrent : cette péroraison ne les rassurait que médiocrement.

Si les vainqueurs arrivaient, ne les puniraient-ils pas d'une hospitalité imprudente, accordée à des transfuges, à des renégats ?

Leur pensée se traduisit par une question :

—A quelle heure partez-vous demain ?

—Au lever du soleil. La journée sera longue, et je veux absolument arriver le soir.

—C'est sagement penser.

—Je vous demanderai la permission d'aller dormir, monsieur le curé, en vous remerciant de votre hospitalité aimable et prévoyante, et vous priant de recevoir ceci pour vos pauvres.

Elle lui mit dans la main une bourse bien garnie, que le curé accepta d'un air surpris, et que la gouvernante empocha en se disant :

—Si on est obligé de s'enfuir, les premiers pauvres en sera nous.

La comtesse reposa peu : l'inquiétude la dévorait. Obligée de se sauver de Venise, que le comte n'avait voulu abandonner qu'à l'extrémité dernière, elle avait arraché sa scourg aux dangers d'un siège, d'une ville prise d'assaut, peut-être, et d'une soldatesque effrénée.

M. Dandolo les fit sortir de la ville par la Brenta ; il les conduisit en terre ferme en les dirigeant sur Milan, et de là sur Rome, où l'on se croyait le plus en sûreté.

En route, elle fut rejointe par un messager de la marchesa Bresca, qui les cherchait avec empressement.

La marchesa, retirée à Balbianino depuis quelques semaines seulement, n'osant aller à Venise, suppliait madame Dandolo de venir la rejoindre ; il fallait qu'elle lui parlât, il fallait qu'elle lui fit part de secrets importants et qui concernaient son avenir.

La lettre n'en disait pas davantage ; elle était profondément triste, humble et repentante.

« Avant de voir mon beau-père, nous devons nous entendre ajoutait-elle. Arrivez mystérieusement et le soir. Je vous

attendrai, et dans cette singulière maison, vous et les vôtres resterez cachés tant qu'il vous plaira, sans qu'il vous découvre.

« Je sais que vous fuyez Venise, comme toute la seigneurie. Venez ici, nul ne pensera à vous y chercher.

Je mourrai en paix après vous avoir vus.»

Toute la nuit elle pensa à cette lettre, à ce qui l'attendait, à ce qu'elle allait apprendre, surtout à sa sœur qui, depuis son enlèvement déjoué, n'avait jamais repris ni sa santé, ni sa complète raison.

Il semblait à la comtesse que ce pays si admirable devait lui rendre tout ce qu'elle avait perdu.

Dès l'aurore, elle éveilla son monde, fit le moins de bruit possible pour ne pas troubler le repos du curé et de dame Jacinta, et sa caravane s'embarqua un peu reposée, quoique aussi triste.

La canonnade avait cessé, rien ne troublait le silence et la majesté de la nature.

La matinée était enchanteresse; le soleil, à peine levé, ne dardait que des rayons obliques et presque sans chaleur.

Stefano souleva la toile, afin que ses maîtresses respirassent cet air balsamique apportant la fraîcheur et les parfums.

Aurore, insensible à tout, s'étendit sur son lit improvisé; Amarante resta près d'elle, assise à réfléchir.

— Ah ! ma sœur, dit-elle, qui nous eût prédit à Trianon ce qui devait arriver à la France et à nous ! Combien de fois nous avons vu lever le soleil sous ces riants bosquets ! Quelle distance nous sépare de ces lieux chéris et de ces temps fortunés !

Pourtant, tout ceci est magnifique. Sans les iniquités qui me dévorent, j'admirerais et je jouirais complètement. Et vous ?

— Moi ! ah ! je me rappelle Trianon où je l'ai vu, Versailles où je l'ai aimé, Venise où je l'ai perdu ! voilà tout.

— Toujours la même chose ! Mon Dieu ! punissez vous donc les innocents pour les coupables !

### TROISIÈME PARTIE — BALBIANINO

#### I

Pendant le reste de la traversée, c'est-à-dire la journée entière, les deux cœurs ne prononcèrent plus un mot. Elles songeaient chacune de leur côté : leurs pensées se concentraient sur le même objet, mais elles se rencontraient en se heurtant.

La nuit était bien prêt de tomber, lorsqu'elles aperçurent enfin la masse bizarre des bâtiments de Balbianino.

Malgré plusieurs repos indispensables, Stefano était épuisé. Seul pour conduire une barque, accoutumé aux légères gondoles, son attachement pour ses maîtres pouvait seul lui donner des forces.

La journée s'était passée sans le moindre incident, toujours dans la solitude; l'effroi régnait partout et tenait chacun enfermé.

La marchesa, sans doute, guettait depuis longtemps ses hôtes. Elle les attendait à la grille ouverte, du côté de l'escalier sombre, et leur recommanda de faire le moins de bruit possible.

On attachait l'embarcation dans la darse, puis tous montèrent, parlant à voix basse, jusqu'au corps de logis où écrivit autrefois la chapelle, et où demeure aujourd'hui le concierge.

Une femme de service les y attendait.

— Vous serez très mal logés provisoirement, dit Fiorina; ces appartements sont inhabités et sombres; en hiver, vous y

auriez très froid. Heureusement la saison est bonne pour ces sortes de réduits.

Vous serez là aussi en sûreté que dans une tombe : personne ne vous y soupçonnera.

L'originalité de mon beau-père et les révoltes de la tradition chassent tout le monde de ce pauvre Balbianino. C'est un refuge excellent par le temps qui court.

— Mais si le marquis ne doit point nous voir...

— Il ne vous verra pas, il ne descend jamais ici; il me relègue à l'autre pavillon, le plus élevé après celui où nous sommes, et se réserve pour lui seul les deux pièces du haut et le portique où il m'est interdit de mettre le pied sans être appelée. Tout cela sert nos projets.

La marchesa Fiorina Bresca n'était plus ce que nous l'avons vue. Le son de sa voix rappela seul à la comtesse la joyeuse créature, si oublieuse de tout, même du remords, qu'elle se souvenait à peine d'avoir commandé un crime.

Maintenant, pâle, maigre, les yeux hâves, les traits meurtris par les larmes et la douleur, c'était une Madeleine repentante, une pécheresse convertie, levant les yeux vers le ciel après les avoir tournés vers la terre.

— Vous ne m'auriez pas reconnue, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Vous avez donc été bien malade ?

— J'ai aimé, voilà tout. Mon cœur est encore plus changé que mon visage.

— Cet homme est un démon !

— Ah ! vous seule auriez pu en faire un ange.

— Ne me parlez pas ainsi, madame, je ne puis vous entendre.

— Votre pauvre sœur, reprit Fiorina avec un accent de pitié, elle aussi !...

La comtesse lui imposa silencieusement du regard. Aurore écoutait, Aurore qui, par instinct, haïssait la marquise; Aurore, qu'une émotion même bien faible mettait à deux doigts de la mort.

— Où pourra-t-elle se reposer ? demanda madame Dandolo.

— Je vais la conduire à sa chambre : j'ai tâché de la rendre commode pour une malade, excusez-moi si je n'y ai pas réussi. Nos moyens sont bornés dans cette solitude, et je n'ai rien voulu demander à Como, dans la crainte d'exsiter les soupçons de mon beau-père.

La comtesse passa qu'elles seraient toujours satisfaites. On établit Aurore chez elle, on la vit s'endormir de fatigue, puis les dames se retirèrent après avoir ordonné aux domestiques de se coucher pour les laisser seules et libres.

— Êtes-vous peureuse ? demanda la marquise en souriant.

— Non, pourquoi cela ?

C'est que je vous proposerais une promenade sur la terrasse, au clair de lune, au milieu du plus merveilleux passage; mais nous avons les ermites qui hantent ces parages la nuit, dit-on.

— Oh ! oui, les ermites, je sais, répliqua la comtesse; c'est égal, allons toujours.

— Je ne les crains point, malgré mon alliance avec leurs assassins; mais pour ces assassins eux-mêmes la place ne serait pas tenable, prétendent les chroniqueurs.

Mon beau-père, du moins, en sa qualité de Bresca, ne viendrait pas ici pour tout l'or du monde, bien qu'il en dise.

En parlant ainsi, elles arrivèrent à la terrasse des Saints, dont l'étrange aspect frappa la comtesse d'une sorte de terreur.

Les grandes ombres des clochers, celles des statues, se coupaient comme de noires arêtes sur les rayons de la lune et prenaient des figures fantastiques, presque surnaturelles.



Le flot venait battre doucement le rocher, où pendaient des lierres et de grandes herbes, éclairés ainsi capricieusement à travers le feuillage et semblant parsemés de paillettes d'argent.

Le silence le plus complet régnait sur la nature; quelque lumières s'apercevaient éraintives de l'autre côté du lac, ça et là sur la montagne, dans des chaumières isolées.

—Est-il vrai, dit la marquise après avoir laissé le temps à sa compagne d'admirer cette scène, est-il vrai que les Français soient si près de nous et que nous devions nous attendre à les voir descendre incessamment sur ce lac, si calme aujourd'hui?

—Nous avons entendu leur mousqueterie toute la journée.

—Ah! vous avez bien fait de vous réfugier dans ce désert, alors. Il ne viendront pas jusqu'à nous, où, s'ils viennent, ce sera pour prendre une position militaire; ils nous protégeront plutôt que de nous nuire. Nous aurons ici quelque général, et les généraux, les officiers ne sont pas cruels dans votre nation.

—Non, ils sont trop braves pour cela.

—M. Dandolo pourra-t-il vous rejoindre?

—Je l'espère. En recevant votre lettre je lui ai envoyé mon domestique pour lui apprendre que je l'attendrais ici. Jusqu'à ce que je l'aie revu, je n'aurai pas une minute de repos.

—Ah! vous l'aimez et il vous aime! répliqua la marquise en soupirant.

—Vous m'avez appelée, madame, je suis venue; j'ai accepté votre lettre telle que vous me l'envoyez, sans arrière-pensée ni crainte; mais vous comprenez mon impatience, vous comprenez combien je désire être éclairée sur ces choses mystérieuses que vous m'annoncez.

Nous sommes seules, parlez maintenant, parlez-moi de lui: c'est de lui, je suppose, qu'il s'agit, n'est-ce pas?

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (N<sup>o</sup> 376).

Toute personne qui s'abonne maintenant à ce journal reçoit, gratuitement, le commencement de ce feuilleton.

## VARIÉTÉS

—Quand est ce qu'un homme pèse-t-il le plus? demandait un substituteur à ses élèves.

Un élève:—Lorsqu'il marche sur les cors de quelqu'un.

\*\*\*

Un ivrogne se contemple dans une glace, et tout en se contemplant il parle tout seul:

—Dame! mon vieux, tu as tant emmagasiné de bouteilles, que c'est pas étonnant que tu aies les yeux caves!

\*\*\*

Deux huissiers furent chargés de dresser un inventaire. Une bouteille leur tomba sous la main.

Le premier huissier dit à l'autre:

—Inscrivez une bouteille de Porte.

L'autre déboucha la bouteille et fait remarquer que c'est du Marsala.

On déguste: le premier des tabellions persiste dans sa première opinion, le second aussi, et l'on continue à déguster jusqu'au moment où la voix grave du premier interrompit l'opération:

—Inscrivez... une bouteille vide!

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus: n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous:

- 1.—Le Roi des Voleurs; Le Trésor de Strongsey; Les Héritiers du Poignard; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; L'Amour à l'Épée; Un Novioiat; historiettes, etc.
- 3.—Le Duo de Kandos; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat, etc.
- 4.—Les Aventures du Capitaine Vatan; La Dame de Pique; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge; La Demoiselle du Cinquième; Le Crime d'un autre; etc.
- 6.—La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Novioiat.
- 7.—Les Meurtriers de l'Héritière; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants:

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Dramas de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.